
High magic to low puns : De l'intérêt d'une traductologie de grand public

Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot

Tout le monde sait qu'en francophonie, tout commence toujours par des chansons. Il nous fallait donc un morceau pour ne pas déroger à la tradition. Celui qui illustre le mieux notre projet n'est dû ni à Alain Robbe-Grillet ni à Jean-Paul Sartre, ni même à Philippe Djian, tous paroliers occasionnels, mais à Randy Newman, chanteur américain à la croisée du music-hall et du rock californien, et dont l'heure de gloire remonte aux années 70 et 80. Peu émoustillé par le thème de l'amour, Randy Newman préférerait écrire sur les villes (Baltimore, Los Angeles...), sur les nains, le fétichisme ou les *rednecks*, ce qui lui valut beaucoup de scandales et quelques succès. Le morceau auquel nous songeons évoque, dans ses couplets, la vie d'une famille très tranquille – paisible. À la troisième personne du singulier. Puis vient un refrain plus énigmatique, plus difficile à situer ; cette fois à la première personne :

I'm looking at the river/But I think about the sea

Que l'on pourrait traduire par :

En regardant le fleuve, c'est à la mer que je pense.

Quel rapport entre refrain et couplets ? La réponse est dans le titre : *In Germany Before the War*. Le fleuve, c'est le quotidien d'êtres qui n'aspirent qu'à la normalité. Mais les fleuves se jettent dans la mer et cette famille, comme des centaines de milliers d'autres familles juives d'Europe, sera exterminée par les nazis. Ce sur quoi la chanson reste muette : le refrain suffit, pour qui a la curiosité de s'interroger sur les paroles. C'est le premier point sur lequel il nous paraît utile d'insister d'entrée de jeu : ce n'est pas parce qu'on parle au plus grand nombre qu'on n'a rien à dire.

Le fleuve n'est pas la mer, même s'il y conduit : sous le rapport dialectique, il y a aussi une différence de nature. Tout comme il y a une différence de nature entre la fonction d'un objet, par exemple le divertissement, et la sophistication qui aura présidé à son élaboration : combien d'heures de recherche-développement pour arriver à la convivialité d'un smartphone ? Nous touchons ici à l'écart qui peut exister entre le regard d'un consommateur et celui d'un producteur. À la télévision aussi, les émissions qui recrutent les meilleurs éclairagistes, les techniciens les plus affûtés, sont bien souvent celles qu'on jugera, à tort ou à raison, les plus décérébrées. Et bien sûr, cette dichotomie s'observe également en traduction. Voilà pourquoi nous comptons notamment nous intéresser aux subtiles et sagaces stratégies mises en œuvre par le traducteur et dans les traductions pour réaliser des documents, y compris audiovisuels, qui se fixent cet objectif ô combien délicat : être d'une réception aisée.

Il va sans dire qu'il n'y a pas de place pour le mépris dans une telle approche. Il n'y a pas de traduction noble ou de traduction vulgaire, et les imprécations que l'on entend parfois au sujet de la « parole creuse » (évoquée par Antoine Berman en son temps dans ses interventions orales) opposée aux « grands textes » nous semblent elles-mêmes quelque peu manquer de profondeur. Tout comme nous semblent douteuses les tentatives de faire ricaner la collectivité en moquant les « mauvaises traductions » glanées par exemple dans les séries télévisées. Mieux vaut nous passer de ce plaisir de précieuses ridicules. Tout le monde se trompe, même les traducteurs : la question est de savoir ce que ces erreurs nous apprennent sur eux et sur nous – et pourquoi cette idée apparaît si insupportable dans la profession comme ailleurs. En traductologie, tout phénomène constitue un observable légitime. C'est le deuxième point sur lequel nous souhaitons être clairs d'emblée.

Mais pourquoi le grand public ? Parce que la science ne fait pas bon ménage avec la tranquillité. Aucune science. Et la traductologie, qui a quelques prétentions scientifiques, pas plus qu'une autre. Si l'on admet que son objectif est d'aboutir à une prise un peu plus ferme sur le sujet observé, elle doit alors poser les questions qui dérangent, explorer les clivages, réfléchir au bien-fondé des délimitations héritées. Tout ce qui nous met mal à l'aise est susceptible de nous faire progresser. Or, le thème des biens culturels destinés au grand public nous procure une telle sensation. Il nous met mal à l'aise parce que, justement, il propose une forme de tranquillité, parce qu'il est rassurant : on ne va pas voir un film de François Ozon ou Joël Schumacher parce qu'on est taraudé par la vacuité de l'existence dans un monde qui a tourné le dos à la transcendance... On s'y rendrait plutôt pour oublier ce genre de questions. C'est bien ce que reprochent certains théoriciens à ce type de produit : participer à l'engourdissement général. Et celui qui concourt à la traduction ou à l'adaptation de telles œuvres se ferait alors complice de ce mouvement insidieusement réactionnaire. Nous retrouvons globalement, ici, la position de l'école de Francfort (qui n'est pas une école de traduction...), dont les porte-parole se sont fait de vibrants critiques de ce qu'ils ont appelé la « culture de masse », expression d'un mode de domination capitaliste dont le principal effet est d'empêcher l'émergence d'un sentiment révolutionnaire – pour résumer à grands traits. Mais ces auteurs (Adorno, Horkheimer, notamment) se placent eux-mêmes dans la filiation des Lumières et, au-delà, d'un Platon qui affirme qu'un seul, s'il parvient à se rapprocher du monde des idées, peut parfaitement avoir raison contre tous les autres. Même si elle a de réelles visées émancipatrices, cette vision reste profondément aristocratique, en ceci qu'elle oppose l'esprit à la plèbe. L'expression « culture de masse » est donc, pour ces penseurs, à prendre comme un oxymore : c'est l'inverse de la culture. Là encore, nous situer dans une perspective traductologique permet de nous distancier de cette posture théorique. En effet, nous ne pensons pas qu'en traduction, il soit souhaitable d'établir une muraille de Chine (comme disent les banquiers) entre les textes culturels dits *highbrow* et ceux de divertissement (*lowbrow*). Au contraire, nous estimons, avec James Joyce, que c'est le music-hall, et pas la poésie, qui critique l'existence¹ ; nous affirmons, avec Thomas Pynchon, que les pires calembours peuvent s'allier à la magie la plus haute (Pynchon, 1966, p. 96) ; nous proclamons que la traductologie se doit de travailler sur les domaines où œuvrent les traducteurs, tous les traducteurs. Et nous espérons que l'on parviendra ainsi à des

¹ Cité par Eco, 1984, p. 16. James Joyce dont nous rappelons que le chef d'œuvre *Finnegan's Wake* a récemment fait l'objet d'une version simplifiée qui mériterait fort l'attention des traductologues... (voir Sandulescu, 2012)

observations qui, autrement, seraient restées inaperçues. C'est le troisième point qui nous tient à cœur.

Regarder le fleuve en songeant la mer, cela veut aussi dire dans notre esprit ne pas nous limiter à un seul type de traduction. C'est vrai, lorsqu'on entend *traduire pour le grand public*, on pourrait penser d'abord aux best-sellers et autres films à grand spectacle – en somme à une vision littéraire. Ce serait confondre l'arbre et la forêt. Les problématiques de la traduction à large diffusion vont bien au-delà. Elles comportent notamment une composante politique, avec tout ce qui concerne la traduction militante, qui certes a souvent peu de lecteurs, mais n'en aspire pas moins à convaincre le plus grand nombre ; avec aussi les politiques de traduction ou de non-traduction qui visent à faire exister telle ou telle langue, telle ou telle culture aux yeux du monde – ou au contraire à l'isoler des influences extérieures. On songe aussi à un des adages essentiels du droit, qui en dit bien d'ailleurs la nature utopique : « Nul n'est censé ignorer la loi ». Alors comment faire, dans une société de plus en plus multilingue, dans un pays par exemple où les échanges et les interdépendances se multiplient, dans une Union européenne qui a adopté récemment une directive (n° 2010/ 64) disposant que tout individu a droit à l'accès aux services publics – et notamment aux soins de santé ou à la procédure judiciaire – dans une langue qu'il maîtrise ? Voilà une problématique de traduction pour le grand public, c'est-à-dire pour chacun ! Et l'émergence des professions d'interprètes-médiateurs est ici à la fois un signe, un nouveau métier de la traduction et un devoir pour les formations professionnelles. Dans ce contexte, nous citerons également les initiatives qui visent à simplifier les textes administratifs. Ne nous laissons pas leurrer par leur caractère monolingue. Il s'agit bel et bien d'une ambition traduisante, puisque l'objectif est de rendre accessible à tous, par la réexpression, ce qui ne l'est encore qu'à quelques-uns. La traduction, comme dirait Roman Jakobson, est ici intralinguistique : c'est la seule différence. Les problématiques du grand public sont donc panoramiques. C'est le quatrième point sur lequel nous souhaitons insister.

Penser à la mer en regardant le fleuve, c'est aussi prendre conscience du moment de l'histoire où nous posons ces questions. Nous pourrions être à la Renaissance, avec l'apparition de l'imprimerie ; ou bien dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, lorsque les techniques d'impression qui ont donné les mots *cliché* et *stéréotype*, combinées à l'industrialisation et à la montée des nationalismes, ont permis à de nombreuses populations nouvellement alphabétisées d'accéder à l'écrit dans leur propre langue. Aujourd'hui, l'actualité de notre thème, c'est l'informatique et la communication, qui redéfinissent les métiers de la traduction et l'accès à l'information – y compris sous l'angle économique et sociétal. Le problème, ici, est d'abord celui de la massification, qui, comme en architecture, suppose une préfabrication, même si ces techniques, diraient Debbie Folaron et Yves Gambier (2007), sont aussi porteuses d'une réappropriation des moyens de communication par la base. Pour les traducteurs, ce sujet est donc actuel en ce qu'il les amène à se positionner à nouveaux frais face à un vieux débat de leur profession : la traduction, toute forme de traduction, relève-t-elle de encore l'art, toujours de l'artisanat, ou déjà de l'industrie ? Sommes-nous si loin, d'ailleurs, de la littérature en soulevant cette question ? Que l'on se remémore une rumeur abracadabrante et pourtant mille fois colportée dans les premiers temps de l'informatique grand public : ce mythe qui voulait que Barbara Cartland écrivît ses romans à l'aide d'un générateur automatique de texte (« d'un ordinateur », disait-on alors de manière encore plus fruste).

C'est évidemment faux, même si de tels outils ont entre-temps été inventés, mais comme tout mythe, c'est révélateur d'une croyance aux racines urbaines et profondes.

Et il ne s'agit pas, dans ce contexte nouveau, ajouterait Umberto Eco (1984), de se positionner pour ou contre, mais bien plutôt de déterminer, d'une part, comment être des traducteurs libres, heureux et correctement rémunérés, et, d'autre part, comment rendre, à travers les métiers de la traduction, le meilleur service à la société. On aura bien compris que ces deux questions sont étroitement liées. C'est le cinquième point sur lequel nous souhaitons insister pour cette publication. Celle-ci, en ce sens, peut être vue comme le pendant de *Tralogy*², manifestation qui a pour vocation de réunir traducteurs professionnels, formateurs et spécialistes du traitement automatique du langage pour faire le point sur les convergences à l'œuvre entre leurs domaines respectifs.

Nous aurons ainsi réuni, pensons-nous, les conditions d'émergence d'une traductologie de grand public, c'est-à-dire d'une traductologie qui ignore le mépris, qui réfléchisse à tous les domaines dans lesquels exercent les traducteurs, qui ne se laisse pas enfermer dans les enclos du simplisme, et qui pose des questions actuelles permettant à la fois de comprendre les enjeux du moment et d'y proposer des réponses. Cette traductologie s'adresse à tous les acteurs présents et futurs du secteur : professionnels, chercheurs, enseignants et étudiants. Sans rien abdiquer sur le plan de l'exigence et en s'efforçant au contraire d'être pertinente pour tous. Voilà pourquoi ce numéro thématique issu du colloque *Traduire pour le grand public* constitue également la cinquième édition de la *Traductologie de plein champ*³, manifestation récurrente qui vise à rassembler et à interagir avec traductologues, enseignants, étudiants, professionnels et utilisateurs de traduction autour de problématiques d'intérêt commun à ces différentes collectivités, qui se recouvrent au demeurant partiellement. Avec une innovation cette fois-ci, à savoir l'abandon de l'unité de temps et de lieu. Nos réflexions nous ont ainsi amenés à Paris en mars 2013, puis à Genève en septembre et à Bruxelles en décembre de la même année. Les trois organisateurs principaux de ce colloque, Nicolas Froeliger, Christian Balliu et Lance Hewson, tiennent d'ailleurs ici à saluer en particulier celles et ceux qui leur ont fait l'honneur d'assister non seulement à l'une ou à plusieurs de ces journées, ainsi que les associations professionnelles qui ont bien voulu envoyer leurs représentants à nos travaux.

Quelles sont les idées-forces qui ont contribué à enrichir et à structurer notre appréhension et notre compréhension de ce sujet ? Tout d'abord, nous continuons de buter sur une difficulté définitoire : le *grand public* n'est pas une notion si facile à cerner. C'est dit avec vigueur par plusieurs de nos auteurs, et en premier lieu par Lance Hewson : le grand public, s'il est souvent introuvable, est aussi à chercher en nous-mêmes. En effet, la traduction suppose d'opérer un certain nombre de transformations, mais le traducteur lui-même doit se métamorphoser pour réaliser la métamorphose de ses textes. Il y a donc un passage obligé par la vulgarisation, y compris dans la traduction des documents les plus techniques. Et l'étude d'un tel phénomène, ajoutera Rovena Troqe, passe aussi par des analyses ambitieuses et exigeantes. On pourrait même se demander dans quelle mesure il ne serait pas envisageable de considérer la langue pour le grand public comme une langue de spécialité un peu spéciale, qui serait accessible par les mêmes outils technologiques et intellectuels – et dans laquelle,

² Voir <http://lodel.irevues.inist.fr/tralogy/index.php?id=188>.

³ Voir <http://www.eila.univ-paris-diderot.fr//recherche/conf/ciel/traductologie-plein-champ/index>.

par exemple, les clichés et stéréotypes que nous avons déjà mentionnés joueraient peu ou prou le même rôle que les termes et collocations dans les domaines techniques...

Sur le plan des processus de traduction ensuite, si le grand public c'est d'abord nous-mêmes, il faut aussi reconnaître qu'un traducteur ne lit pas un texte – en particulier une traduction – de la même manière qu'un individu lambda. Et que les producteurs de ces documents le savent. Il existe des signes auxquels seul un petit nombre de lecteurs seront sensibles, mais dont la méconnaissance peut néanmoins nous disqualifier aux yeux des demandeurs et de clients. Il y a ainsi, dans toute traduction, une composante exotérique (destinée à tous) et une autre ésotérique (qui vise les seuls initiés) : s'il veut asseoir sa crédibilité au sein de ces collectivités et vis-à-vis du reste du monde, le traducteur doit s'adresser à ces *deux* publics.

L'intérêt d'une réflexion sur la traduction pour le grand public réside donc notamment en ce qui se produit au niveau de ces charnières, différentes de celles plus traditionnellement étudiées et limitées aux points de contact de frictions interlinguistiques. Entrent dans cette catégorie la transplantation dans le temps et dans l'espace, comme en témoignent les contributions de Naïma Rachdi pour la transposition des classiques de la littérature occidentale en arabe par le passé, et d'Anca-Andrea Chettraru pour l'adaptation de ces mêmes classiques dans la Roumanie contemporaine. Thématique poursuivie en direction de l'Extrême-Orient par Florence Zhang, qui insiste, dans son analyse historique, sur la plasticité du public, qui entraîne une plasticité de la traduction dans le domaine chinois, et par Kevin Henry, qui s'intéresse à la même problématique dans le sens inverse, en montrant à quel point la traduction ou la non-traduction peuvent influencer sur l'image que l'on aura d'un pays.

Le point commun à ces diverses opérations se situe sans doute dans les modalités du rapprochement, avec à chaque fois, l'insertion du texte traduit dans ce que Itamar Even-Zohar appelle le « polysystème » formé au sein de la culture réceptrice par différents types de documents en concurrence pour une forme d'hégémonie culturelle. Mais à l'opposé de cette manifestation globale, on trouve un autre fil conducteur, qui relie de manière discrète un grand nombre de nos articles, à savoir le rôle et l'importance de la voix, qu'il s'agisse de la voix individuelle de l'auteur ou du traducteur, comme moyen de toucher un public, petit ou grand : le traducteur comme porte-voix plus que le lecteur comme cible.

Les contributions sur ce phénomène incontournable que constituent les best-sellers s'inscrivent naturellement dans le prolongement de cette problématique. Oui, le plaisir et le confort de la lecture sont des effets qui s'obtiennent au prix de lourds efforts et de conditions de production qui font parfois ressembler la traduction à un sport de combat, en même temps qu'à un art de l'éphémère, comme le souligne Dominique Defert, notamment. La littérature enfantine renvoie à une autre forme d'éphémère : la période de validité en est en général indiquée sur la jaquette, même si l'on se souviendra toujours des premières et plus marquantes des œuvres ainsi découvertes, ce qui, comme l'a démontré Nike Pokorn (2012) en fait un terreau idéal pour le travail souterrain de l'idéologie. Ce thème est ici traité par Giovanni Tallarico, avec la star italienne et murine Jeronimo Stilton, et par Bahareh Ghanadzadeh Yazdi, avec des expériences venues d'Iran.

Cependant, la problématique du grand public peut aussi s'observer en creux, et cela d'au moins deux manières :

- On le constate dans le domaine religieux, avec Liviu Marcel Ungurean, lorsqu'un texte destiné initialement au petit nombre aspire à remporter finalement la conviction de la foule, lorsque Dieu lui-même change de visage avec les époques ou lorsque le mode de

croissance va lui-même déterminer les paramètres de la traduction. Ici, c'est à Henri Meschonnic que l'on pense.

- On le constate aussi lorsqu'il y a combat politique autour de l'accès même à la traduction. Ce sujet, dans le cadre de notre colloque, a été appréhendé de deux manières. Il y a tout d'abord la thématique de la traduction militante, qui vise par exemple faire connaître à l'étranger une situation politique pour la dénoncer, dans la lignée des lanceurs d'alerte et autres vérificateurs de l'information. Ce que nous avons vu – est-ce une coïncidence ? – avec une contribution venue de Turquie et enrichie d'un apport sociologique bienvenu : celle d'Emine Demirel et Zeynep Suter. Les nouveaux médias et les nouveaux outils de traduction sont ici en première ligne. On observe le même phénomène avec la traduction en direct des événements sportifs, nous dira María Estalayo sur la base de son expérience personnelle.

Oui, la question de la traduction est politique – et *a fortiori* lorsqu'on parle de grand public. On trouve ici le sujet du contrôle : la fusion, dans certains domaines, des sphères de l'auteur, du traducteur et du consommateur est-elle une si bonne chose ? Où sont les garde-fous ? Dans le registre politique, cela peut renvoyer à la question du rôle des institutions dans la politique de traduction. Et on peut à cet égard rappeler les paroles tenues par un éminent juriste, à l'occasion d'une table ronde sur les enjeux de la traduction pour les services publics en mai 2013 (lors d'une rencontre du Groupement interministériel de la traduction, à Paris) : « *la non-traduction est un report de charges sur l'individu* ».

De la non-traduction, on passe ainsi bien vite à la non-publication, et ce volume doit lui aussi avouer quelques impasses : nous ne traitons pas de la traduction audiovisuelle⁴, pas plus que de la traduction chantée (variétés, musique pop, opéra...), qui méritent toutes deux un ouvrage entier, pas plus que les romans sentimentaux, déjà abordés lors d'une édition précédente de la *Traductologie de plein champ*⁵, ou encore de ses moyens nouveaux de traduire pour chacun que constituent les logiciels gratuits de traduction automatique⁶. Les thèmes traductologiques sont à vrai dire inépuisables et il faut bien opérer des choix...

La conclusion pourrait alors revenir à une personnalité qui n'est pas traductologue, mais dont les préoccupations rejoignent largement les nôtres. Nous pensons à Algirdas Saudargas, grand personnage d'un petit pays, puisqu'il inaugura la fonction de ministre des Affaires étrangères de la Lituanie redevenue indépendante, en 1990, et qu'il consacre aujourd'hui son énergie de député européen à l'inscription des langues à faible nombre de locuteurs dans l'économie numérique. Lors du colloque *Tralogy II*, en janvier 2013, ce personnage a en particulier insisté sur l'importance de pouvoir accéder aux savoirs et à la culture dans une langue que l'on maîtrise *vraiment*, c'est-à-dire, pour l'essentiel des individus, dans sa langue maternelle. Ce qui passe évidemment par la traduction – y compris pour le plus grand nombre –, faute de quoi on est condamné à une connaissance superficielle. On est alors menacé de tomber dans une situation que moque Woody Allen dans une formule fameuse : « *Grâce à la lecture rapide, j'ai lu Guerre et paix en 20 minutes. Ça parle de la Russie.* » Surmonter ce risque constitue un objectif profondément humaniste, mais dont l'humanisme ne se considérerait pas comme en opposition aux nouvelles technologies. Au contraire, il s'agirait d'un humanisme apte à

⁴ Nous renvoyons néanmoins à cet égard à la jeune et excellente revue de l'ATAA (Association française des traducteurs et adaptateurs de l'audiovisuel), nommée *L'écran traduit* : <http://ataa.fr/revue/>.

⁵ Voir <http://www.erudit.org/revue/meta/2010/v55/n4/045688ar.html?vue=resume>.

⁶ Mais là encore, nous avons déjà consacré un volume entier à ce sujet : voir <http://psn.univ-paris3.fr/ouvrage/forum-101>.

réintégrer la technique dans la culture générale et dans les sciences humaines. C'est une des idées que cette publication entend, à sa modeste mesure, conforter.

Au moment de conclure cette introduction, nous pouvons revenir sur un mot qui ne paraît que très peu dans nos travaux, et qui pourtant structure toute notre démarche : le *respect*. Respect pour les œuvres, respect pour les traducteurs, respect pour les destinataires, quels que soient les uns et les autres. La traductologie est diverse, mais elle ne compte ni quartiers de noblesse ni bas morceaux. Nous espérons que cet ouvrage aura contribué à le démontrer.

Bibliographie

- Allen, W. (1975/2001). *Dieu, Shakespeare et moi* (Michel Lebrun, trad.). Paris : Seuil.
- Eco, U. (1984). *Apokalyptiker und Integrierte : Zur kritischen Kritik der Massenkultur*. Francfort : Fischer.
- Even-Zohar, I. (1990). *Polysystem studies*. Durham : Duke University Press.
- Folaron, D. & Gambier, Y. (2007). La localisation : un enjeu de la mondialisation. Dans J. Nowicki & M. Oustinov (dir.), *Traduction et mondialisation* (pp. 37-43). Paris : CNRS Editions.
- Newman, R. (1977). In Germany before the war. *Little Criminals* [CD]. Los Angeles : Reprise.
- Pokorn, N. K. (2012). *Post-socialist translation practices: Ideological struggle in children's literature*. Amsterdam : Benjamins.
- Pynchon, T. (1966/1987). *Vente à la criée du lot 49* (Michel Doury, trad.) Paris : Seuil.
- Sandulescu, G. C. (dir.). (2013). *Finnegans Wake without tears. The Honuphrius & A few other FW interludes properly paraphrased for the general public*. <http://editura.mttlc.ro/sandulescu-the-honuphrius.html>
- Saudargas, A. (2013). Translation strategy for endangered small languages. Dans N. Froeliger, J. Mariani, J.-F. Nominé, A. Wallon & D. Durand-Fleischer (dir.), *Tralogy II : Quels sont nos manques et nos besoins respectifs ?* <http://odel.irevues.inist.fr/tralogy/index.php?id=290>



Nicolas Froeliger
Université Paris Diderot
nf@eila.univ-paris-diderot.fr